

les idées générales. Hélas, force est de constater que cette pratique n'est plus aussi isolée qu'elle le devrait. Espérons qu'une éventuelle réédition vienne pallier ce manque.

Avec ce volume, A. Pettegree et A. der Weduwen ont réussi le pari de proposer une synthèse de grande qualité sur la société des Provinces-Unies et son écosystème livre. Ils réaffirment avec force que l'histoire du livre peut offrir un tableau vivant du passé et qu'elle ne peut être négligée par quiconque souhaite mieux comprendre les débats religieux, l'économie, les conflits sociaux et politiques ou simplement la vie quotidienne au début de l'ère moderne.

RENAUD ADAM

renaud.adam@gmail.com

AHSS, 77-3, 10.1017/ahss.2022.132

1. Andrew PETTEGREE et Arthur DER WEDUWEN, *De boekhandel van de wereld. Drukkers, boekverkopers en lezers in de Gouden Eeuw*, Amsterdam, Atlas Contact, 2019.

2. Arthur DER WEDUWEN, *Selling the Republican Ideal: State Communication in the Dutch Golden Age*, thèse de doctorat, University of St Andrews, 2018.

Daniel Bellingradt

Vernetzte Papiermärkte. Einblicke in den Amsterdamer Handel mit Papier im 18. Jahrhundert

Cologne, Herbert von Halem Verlag, 2020, 250 p.

Des journaux, des emballages, des cahiers, des papiers usés, raturés, blancs, bruns, de couleur... Une marée de papier, c'est l'impression qui ressort de la lecture de l'ouvrage de Daniel Bellingradt, et nul doute que cela fasse partie de la stratégie rhétorique de l'auteur. Celui-ci cherche à nous convaincre que l'époque moderne est une époque de papier (« Papierepoche », p. 25), qu'Amsterdam est le marchand de papier du monde, et qu'il faut les étudier en tant que tels.

Les faits parlent tout autant que l'accumulation des types de papier: d'environ 60 millions de feuilles de papier produites annuellement à Amsterdam vers 1700, l'on passe vraisemblablement à 200 millions dans le courant du XVIII^e siècle. La démonstration de l'omniprésence du papier dans la vie quotidienne

n'est qu'esquissée, mais de manière très suggestive: la seule multiplicité des produits, conçus pour l'écriture manuscrite, l'impression ou encore l'emballage, témoigne de la manière dont ce matériau a pénétré tous les aspects quotidiens de la société, en dépit des flottements des désignations et des unités utilisées. Ce constat appelle à une nouvelle prise en compte du papier, non pas comme simple ajout à l'histoire du livre ou de la communication, mais bien selon un véritable retournement de perspective. Là où le livre et, plus globalement, l'imprimerie avaient été mis au centre des transformations culturelles de l'époque moderne, cet ouvrage propose de déplacer la focale vers le matériau même qui permet non seulement le développement de l'imprimerie, mais aussi de nouveaux modes de communication et d'information, et dont la production met en connexion des sphères sociales et économiques très diverses.

L'idée, pour D. Bellingradt, est donc d'insister non pas sur le texte mais sur le support qui permet sa diffusion: cette approche, déjà au fondement de la codicologie, avait depuis longtemps engendré des perspectives de recherches fructueuses quand il s'agissait de l'appliquer à l'histoire du livre. L'ouvrage propose d'aller plus loin, prenant en considération l'ensemble des feuilles de papier produites – et ce même si le livre occupe une place conséquente dans les destins possibles des feuilles de papier produites – afin de réfléchir aux rythmes d'approvisionnement et de production qui permettent l'essor d'une communication basée sur le papier dans de multiples domaines.

Le cas d'Amsterdam est emblématique de ce renversement de perspective. Si la ville a longtemps été considérée comme une ville d'imprimerie avant tout, réfléchir à la disponibilité en papier de toutes sortes dans la ville, aux infrastructures, aux structures économiques et aux acteurs qui rendent possible cet approvisionnement permet de prendre en considération dans un même geste l'ensemble des activités fondées sur le papier. Le livre imprimé n'en est que l'un des avatars, et le succès de l'imprimerie est dépendant des autres utilisations possibles de ce papier, fourni parfois par les mêmes acteurs qui en vivent, dans cette plaque tournante que constitue Amsterdam.

Les marchés en réseau, qui donnent son titre à l'ouvrage, sont ceux que la fabrication et la vente du papier mettent en relation. Si les liens entre moulins à papier ruraux et librairies urbaines viennent le plus rapidement en tête de l'historienne du livre, l'auteur invite à prendre en compte les matières premières, des chiffons utilisés pour la fabrication du papier jusqu'au recyclage de ce même papier. La vente du papier met ensuite en relation des acteurs divers : vente en détail ou en gros, vente en librairie, en papeterie, vente directe aux consommateurs de papiers d'emballage ou de papier à imprimer, etc. De façon extrêmement efficace, l'auteur reprend à partir d'une source le fil de l'aventure biographique d'une feuille de papier, depuis le lin des champs servant à la fabrication du tissu qui se transformera en papier jusqu'à la « torture » (p. 114) de sa dissolution permettant la production de nouvelles feuilles à partir de ses fibres. Enfin, le transport et le stockage de ces millions de feuilles de papier ne peuvent pas passer inaperçus et doivent être pris en considération pour la compréhension des systèmes économiques urbains.

La perspective d'histoire économique ici esquissée ouvre en elle-même des voies de recherche très fructueuses. Partant du constat de la fragmentation des marchés du papier, mais aussi de leur nécessaire imbrication, l'auteur plaide pour une réelle interdisciplinarité, notamment avec l'économie ou la sociologie économique, qui nourrit certaines de ses hypothèses et de ses modèles explicatifs. On pense notamment aux analyses de Mark Granovetter, Harrison C. White, Patrik Aspers et d'autres qui ont été reprises dans un cadre historique par Christof Jeggle, largement cité dans cet ouvrage¹. Ces références théoriques, dont la mise en pratique peut passer par des analyses de réseau ou une prise en considération plus centrale des anticipations des acteurs par exemple, rendent compte du marché comme d'une configuration sociale et permettent donc de mettre en relation la question de la production et de ses caractéristiques, des flux matériels et des interactions entre acteurs qui donnent forme aux échanges marchands.

Les travaux, y compris très récents, qui se sont développés en sociologie économique sur ces questions permettent de sortir de l'impasse

d'une conception classique du marché comme lieu d'équilibre de l'offre et de la demande, en redonnant leur place aux inégalités d'information, aux mécanismes de concurrence qui sont tout sauf purs et parfaits, aux phénomènes d'accumulation qui conduisent à des déséquilibres économiques et sociaux importants dans un milieu de producteurs en développement. Du point de vue de l'historienne, ils permettent de réfléchir aux mécaniques de marché dans une économie marquée par l'incertitude, en tentant de prendre en compte des mécaniques à un niveau local, régional, voire suprarégional sans s'en tenir à une approche descriptive des échecs comme des succès des acteurs concernés, mais en les situant dans des dynamiques plus globales et en cherchant à avancer quelques éléments d'explication. Les études historiques s'inspirant de ces développements en sciences sociales prennent aujourd'hui de plus en plus d'ampleur pour comprendre l'économie d'Ancien Régime.

L'ouvrage de D. Bellingradt explicite un réel changement de perspective par rapport à de nombreux travaux d'histoire économique, d'histoire du livre ou de la communication, bien que différemment selon le champ. Des connexions historiographiques auraient pu être davantage exploitées et pourront l'être par la suite. La prise en considération du papier et de sa production dans les études codicologiques n'est en effet pas une absolue nouveauté : cela fut le cas, de façon approfondie bien que surtout en lien avec la production livresque, en France ou en Italie. Les travaux d'Ezio Ornato et de Carlo Federici ou encore d'Ivo Mattozzi ou d'Ennio Sandal², pour ne citer qu'eux, auraient apporté un éclairage utile. De la même manière, les travaux sur les écritures grises et sur la bureaucratie à la fin du Moyen Âge et au début de l'époque moderne constituent un champ de recherche extrêmement dynamique, non seulement en Allemagne, mais aussi en France et en Italie. Ces études auraient permis de nuancer et compléter les affirmations historiographiques qui s'appuient quasi exclusivement sur la bibliographie germanophone et anglophone, même si celle-ci est exploitée de façon très large. On sent que la communication scientifique entre des aires linguistiques de traditions diverses pose de réels problèmes,

qui dépassent largement le cadre de cette seule étude. En tout état de cause, des recherches futures tireront profit à s'appuyer sur ces travaux et à les faire dialoguer.

Ceci étant, que ce soit dans les traditions historiographiques anglophone, italienne, française ou allemande, il est certain que beaucoup reste à faire. Les perspectives lancées par l'auteur ouvrent des pistes de recherches que les historiens du livre, de la culture, de la communication et de l'économie pourront suivre pour que le papier ne reste pas en marge des raisonnements historiques, ne soit plus pris pour acquis, selon l'expression de John Nerone souvent citée dans cet ouvrage et, au contraire, éclaire les évolutions historiques dans les divers domaines qu'il touche.

CATHERINE RIDEAU-KIKUCHI

catherine.kikuchi@uvsq.fr

AHSS, 77-3, 10.1017/ahss.2022.133

1. On renvoie en particulier à l'excellent volume d'Andrea CARACAUSI et Christof JEGGLE (dir.), *Commercial Networks and European Cities, 1400-1800*, Londres, Pickering & Chatto, 2014.

2. Ezio ORNATO *et al.*, *La carta occidentale nel tardo medioevo*, Rome, Istituto centrale per la patologia del libro, 2001; Mauro GRAZIOLI, Ivo MATTOZZI et Ennio SANDAL (dir.), *Mulini da carta. Le cartiere dell'alto Garda: tini e torchi fra Trento e Venezia*, Vérone, Cartiere Fedrigoni, 2001.

Jean-Charles Geslot

Histoire d'un livre. L'histoire de France de Victor Duruy (1858)

Paris, CNRS Éditions, 2022, 399 p.

Prolongeant ses recherches antérieures sur Victor Duruy, Jean-Charles Geslot entend ici faire l'histoire d'un de ses livres, depuis sa conception (intellectuelle et éditoriale) jusqu'à son appropriation, en passant par la fabrication et la diffusion de l'objet imprimé. J.-C. Geslot propose de faire un pas de côté vis-à-vis des nombreuses monographies d'éditeurs ou de maisons d'édition pour montrer, à partir de son *Histoire de France*, qui est « un exemple, parmi d'autres, [...] ce qu'est un livre en France au XIX^e siècle » (p. 9).

Moins spectaculaire que d'autres *Histoire de France* (on pense notamment à celles d'Henri

Martin, de Michelet, de Thiers, voire à celle, plus tardive, de Lavissee), l'objet peut sembler aujourd'hui presque « banal », comme le répète à l'envi J.-C. Geslot. L'édition *princeps* de 1858 – qui paraît à la fin de l'année 1857 – de l'ouvrage de Duruy ne comporte que 2 volumes de 1 500 pages, quand celle de Michelet en compte 23. Le petit Lavissee est utilisé tout au long du XX^e siècle, tandis que le « vieux Duruy » de Charles Péguy n'est plus réédité après 1913. Cette banalité se poursuit jusque dans la reliure, qui n'a elle-même « aucune originalité » et « n'est qu'un nouvel élément prouvant que cet ouvrage s'inscrit parfaitement dans les logiques industrielles du secteur du livre telles qu'elles sont déjà solidement établies dans les années 1850 » (p. 141-142).

En termes de production et de réception, le Duruy fait également pâle figure vis-à-vis de ses concurrents. Même si on compte 23 éditions du même ouvrage entre 1858 et 1913, il n'est publié qu'à 120 000 exemplaires, contre un tirage de plus de 2,2 millions pour l'*Histoire de France* de Madame de Saint-Ouen entre 1830 et 1880, sans parler des 13 millions du « Petit Lavissee » entre 1874 et 1920, soit « 100 fois plus que le livre de Duruy » (p. 215). Les deux volumes in-18 – en vogue depuis la « révolution Charpentier » – sont en outre vendus à 7,50 F (sans compter la reliure) à « une époque où les grands éditeurs ont mis sur le marché des livres à 3,50 F et 1 F » (p. 218). De fait, la révolution industrielle favorise la mécanisation des divers métiers du livre tout comme la démocratisation de l'imprimé. Cela explique que la société Hachette et Lahure aurait « fait 300 à 350 000 F de chiffre d'affaires sur l'ouvrage [de Duruy] en un demi-siècle », tandis que l'auteur récupère environ 85 000 F. Si l'*Histoire de France* n'est pas un best-seller, c'est indéniablement un beau succès.

Enfin, ainsi que le souligne J.-C. Geslot en introduction, son étude s'appuie sur d'autres « histoires d'un livre » récemment publiées, en particulier celle de Frédéric Barbier relative aux 26 éditions incunables de la *Nef des fous* de Sébastien Brant et celle – plus proche de son objet – de Nathalie Richard sur la *Vie de Jésus* d'Ernest Renan publiée à partir de 1863, parues respectivement en 2018 et 2015¹. La dimension micro-historique revendiquée s'inscrit ainsi